

Sur l'anthropologie des « hors »

EMMANUEL TERRAY

Dans ce que dit Éliane de Latour, j'ai été frappé – et c'était très net dans son film *Bronx Barbès*¹ – du caractère absolument incontournable de la norme. Au fond, c'est le vieil argument platonicien, selon lequel même une bande de brigands a besoin d'une loi pour exister comme bande. Elle a besoin d'une valeur, d'une définition de la justice ne serait-ce que pour partager le butin, etc. En réalité ce monde instable, réversible et arbitraire, est insupportable pour quiconque, et une partie de l'effort de recomposition me semble-t-il – et c'était très sensible dans ce film – consistait en la reconstitution d'un certain nombre de valeurs communes, de références communes, lesquelles fondaient des normes partagées qui permettent à ces gens de survivre. En revanche, l'individu tout seul, rebelle à toute norme, c'est un individu qui se condamne lui-même à mort, et chacun le sait bien y compris dans ce type de société.

MICHEL CAHEN

Dès lors que nous n'avons pas affaire à des espaces de renoncement, mais à des processus de recomposition sociale, dans quelle mesure est-on vraiment « hors » ?

ÉLIANE DE LATOUR

En fait, il y a deux aspects qui se recourent : la loi du milieu et l'arbitraire. Il n'y a en effet pas de milieu. Même au sein du plus « hors du hors », des lois sont recomposées. Mais il faut comprendre que ces lois sont labiles. Bien entendu, il y a des hiérarchies, bien sûr il y a des pouvoirs, etc., mais tout se retourne. Ce sont des espaces sans institution et qui ne permettent pas de capitaliser – ni une richesse, ni un savoir, ni un pouvoir. Il n'y a que des moments de pouvoir, des moments de loi. Chez les *ghettomen*, par exemple, on a un espace – la rue – où la loi est constamment invoquée. On dit : « Ça c'est la loi du ghetto ! » Et quand on s'intéresse à cet énoncé,

1. Film d'Éliane de LATOUR (110', avec Anthony Koulehidiata, Sylla Cheik Housseini, Edwige Dogo, Souleyman Kéré, produit par Hachette 1, Les Films d'ici, Canal +, France 3 cinéma, Arte cinéma, CNC, 2000).

on s'aperçoit que tout est la loi du ghetto, mais selon la configuration du moment. C'est le rapport de force de ce moment-là qui permet à celui qui domine, à cet instant-là, de pouvoir dire cela. C'est une loi sans loi.

EMMANUEL TERRAY

Cela signifie quand même qu'entre la société « hors », ou plutôt l'espace « hors », et l'espace « dedans », il y a une différence de degré, mais pas de différence de nature.

ÉLIANE DE LATOUR

Il y a une différence de nature, quand on dispose d'une économie où l'on peut capitaliser, accumuler, etc. Une différence quand on vit dans un système qui tend à rendre les pouvoirs transparents. Il y a une vraie différence qui se traduit dans la vie quotidienne de manière importante. C'est une position esthétique de dire qu'il n'y a pas de différence. Pour ceux qui le vivent, il y a une sacrée différence.

PATRICK LEDUC

Éliane de Latour évoquait l'ambivalence qu'il faut avoir pour travailler comme elle l'a fait, c'est-à-dire vivre une division qui fait qu'elle n'est pas simplement le personnage entier qui, dans une position de surplomb, vient attraper un savoir sur l'objet, mais qu'elle joue le rôle de caisse de résonance, pour permettre que des discours – ceux en l'occurrence des *ghettomen* – puissent « sortir ». Par là, on se retrouve à nouveau au plus près de Geffray, et cela répond aussi à ce qu'Emmanuel Terray disait de la double posture du sociologue, en parlant de ce qui lui semblait avoir été l'évolution de Bourdieu. Pour Geffray, le fait que le sujet, tel que la psychanalyse le reconstruit, soit un sujet nécessairement divisé était une idée centrale : c'est l'idée d'être là pour entendre quelque chose qui permet de conduire au savoir de l'autre et de son désir. J'ai été ému par l'évocation faite par Éliane de Latour de la façon dont la présence de quelqu'un dans un univers fermé, comme l'univers carcéral, peut faire en sorte que tout à coup surgit la place des cartes postales, ou des petits objets, qui permettent de se représenter au dehors. Le seul fait que quelqu'un soit là produit la possibilité d'une autre représentation de soi.

ÉLIANE DE LATOUR

Je suis touchée à mon tour que ces faits « infimes » aient pu émouvoir. Cela me permet de revenir sur ces objets transitifs, ce dérisoire qui devient

événement dans ces lieux-là. Ces objets représentent – sont transitionnels –, en même temps ritualisent et personnalisent. Dans la chambre d'une personne âgée dans un asile, il y a des objets entre lesquels elle va se placer : la photo de son mari défunt, une petite fleur artificielle dans un verre à dent, un réveil... Elle va se situer entre ces objets-là, définir ainsi son nouvel espace. Et si elle vit chez elle et qu'elle est isolée, on retrouvera la même chose. Même dans une immense maison, elle va occuper un petit endroit, entourée de quelques objets qui renvoient à quelque chose d'intime et la font vivre avec les autres. Elle produit aussi : je n'ai pas vu une seule personne âgée, en tout cas parmi celles que j'ai visitées dans les Cévennes, qui ne fabrique pas quelque chose qui va être un don. Une petite boîte peinte, un tricot que l'on va donner aux colonies de vacances, des petits chaussons... Si on considère la prison, c'est la même chose. Je me suis intéressée aux placards dans les cellules collectives. Ce sont de tout petits placards que l'institution pénitentiaire délivre ouverts, des étagères en réalité. Mais les prisonniers les ferment avec des cartons ou des tissus qu'ils punaient. C'est le seul espace privé dans une cellule collective, où on fait ses besoins devant tout le monde, où on se lave devant tout le monde. Il n'y a aucun espace privé, sauf ce petit placard. Et ce petit placard va enfermer des trésors : des crayons, les papiers, des cartes postales, les lettres, etc., qui vont relier le détenu à l'extérieur. Il y a de la ritualisation d'un espace que l'on referme pour protéger les objets qui vous représentent à l'extérieur, qui sont porteurs d'échange. Une lettre renvoie à une autre lettre, une photo à une autre photo, etc. Des découpages dans des journaux, ou des choses qui peuvent paraître absolument insignifiantes deviennent totalement significatives dans ces endroits-là, parce qu'elles créent du lien.